

En Israël, fin de partie pour Netanyahu ?

- [Vincent Remy](#)

- Publié le 02/04/2019.

Benjamin Netanyahu est l'héritier du sionisme révisionniste, qui n'a jamais cru à une solution pacifique avec les Arabes. Un désastre pour le pays, qui a plus que jamais besoin de changer d'ère, selon l'historien Jean-Pierre Filiu, auteur de "Main basse sur Israël".

Y aura-t-il, le 9 avril, un cinquième mandat pour Benjamin Netanyahu ? Malgré l'annonce de sa future mise en examen pour plusieurs affaires de corruption, et le défi que constitue l'alliance d'un ancien chef d'état-major, Benny Gantz, et d'un homme politique passé par le journalisme, Yaïr Lapid, au sein du nouveau parti centriste Bleu et Blanc, le Premier ministre israélien résiste en renforçant son alliance naturelle avec les petits partis d'extrême droite. Historien du Moyen-Orient, [Jean-Pierre Filiu](#) a publié *Main basse sur Israël. Netanyahu et la fin du rêve sioniste*. Il retrace le destin d'un homme au parcours hors norme qui, en faisant revivre depuis deux décennies une idéologie pessimiste et agressive née au début du XXe siècle, « le sionisme révisionniste », a changé le visage d'Israël.

Qu'est-ce que le sionisme révisionniste ?

La première victoire du sionisme, vingt ans après sa fondation, c'est la déclaration Balfour de 1917, par laquelle la Grande-Bretagne décide de soutenir l'établissement d'un foyer national juif en Palestine – soutien confirmé quand la Société des nations lui attribue un mandat sur la Palestine, en 1922. La personnalité la plus populaire du sionisme est alors Zeev Jabotinsky, qui a combattu l'Empire ottoman, durant la Première Guerre mondiale, à la tête d'une Légion juive. En 1922, le sionisme se scinde : un courant majoritaire, d'inspiration socialiste, autour de David Ben Gourion, va être celui des pères fondateurs de l'Etat d'Israël. Chef du courant dit révisionniste, Jabotinsky veut que la Transjordanie, la Jordanie actuelle, soit

incluse dans la colonisation sioniste. Réaliste de droite, il reconnaît la force du nationalisme arabe et en conclut que jamais les Arabes n'accepteront d'abandonner volontairement leurs terres. Il prône dès lors l'établissement d'un « mur de fer » le plus à l'est possible, avec le plus d'Arabes d'un côté et le plus de Juifs de l'autre. Jabotinsky est condamné à l'exil par les autorités britanniques, qui le considèrent comme un fauteur de troubles. A New York, il a comme secrétaire particulier un certain Bension Netanyahou, le futur père de Benjamin. Jabotinsky meurt en 1940, Bension est son fidèle héritier...

Le sionisme révisionniste, c'est donc d'abord l'histoire d'un échec ?

A la création d'Israël, en 1948, la branche armée des révisionnistes, l'Irgoun, doit se soumettre à la Haganah, la milice travailliste qui va devenir Tsahal, l'armée d'Israël. D'où le ressentiment de la famille minoritaire du sionisme, vaincue militairement et politiquement. Le projet sioniste qui a réussi, fondé sur l'Espoir, en hébreu, *Hatikvah* (le chant portant ce titre est devenu l'hymne israélien), est l'exacte antithèse du pessimisme foncier des révisionnistes, qui ne croient pas à une solution pacifique avec les Arabes. Le 14 mai 1948, David Ben Gourion proclame l'égalité entre tous les citoyens de l'Etat d'Israël, quelles que soient leurs origines. Un an plus tard, [Benjamin Netanyahou](#) naît à Tel-Aviv...

Pour Bension Netanyahou et son fils, les allers-retours entre Israël et les Etats-Unis seront incessants...

C'est l'histoire de leur vie ! Bension espère trouver aux Etats-Unis davantage de reconnaissance, en vain. Il finira par amalgamer dans sa rancœur les *liberals* américains et les travaillistes israéliens, qu'il qualifie de bolcheviks. Devenu numéro deux à l'ambassade d'Israël à Washington, son fils continue dans la même voie. En 1982, il présente l'invasion du Liban par Menahem Begin, autre révisionniste qui a mis fin au règne de la gauche en Israël, comme une bataille de la guerre froide : « *Nous sommes l'avant-poste des Etats-Unis, l'OLP et la Syrie sont les pions de Moscou.* » Bension vivra assez longtemps pour voir sa revanche, avec la première victoire de son fils en 1996, et son retour à la tête du gouvernement en 2009.

Les deux fois, Benjamin Netanyahou se retrouve aux prises avec une administration américaine démocrate...

C'est son cauchemar ! En 1996, après l'assassinat d'Yitzhak Rabin, ce n'est pas seulement Shimon Peres que Netanyahou bat aux élections, mais aussi Bill Clinton, qui s'était engagé à fond dans les négociations de paix entre Rabin et Arafat, puis dans la campagne électorale israélienne. Netanyahou gagne grâce à une alliance financière avec la droite dure aux Etats-Unis et le soutien de son « gourou » de la communication, Arthur Finkelstein. D'où des slogans brutaux, voire mensongers, mais terriblement efficaces. D'où aussi des relations très tendues avec Clinton.

“En 2009, Netanyahou revient au pouvoir en cassant l'héritage d'Ariel Sharon. Il sabote toute tentative américaine de relance d'un processus de paix.”

Lors de son retour en 2009, Netanyahu affronte Barack Obama...

Obama suscite un formidable engouement chez les Juifs américains, qui votent à 80 % pour lui. Quant à Netanyahu, il revient au pouvoir en cassant l'héritage d'Ariel Sharon, un « faucon » notoire, mais qui avait recomposé la scène israélienne au centre. Lui gouverne à droite et à l'extrême droite, en s'alliant aux colons et aux ultra-orthodoxes, avec l'appui aux Etats-Unis des pires adversaires d'Obama. Netanyahu sabote toute tentative américaine de relance d'un processus de paix. Puis il mène une campagne virulente contre l'accord nucléaire qu'Obama négocie avec l'Iran, intervenant même devant le Congrès à majorité républicaine. L'accord finalement conclu avec l'Iran a le soutien de la grande majorité des Juifs américains. Mais leur voix pèse moins depuis qu'a grandi aux Etats-Unis une nouvelle forme de sionisme, un sionisme sans Juifs. Ce sont les « sionistes chrétiens », convaincus que le « retour » du peuple juif, sur une « terre d'Israël » incluant la Cisjordanie, participe de l'accomplissement des prophéties. Ils ont porté Trump à la présidence et ont permis à Netanyahu d'enregistrer des victoires majeures, la dénonciation de l'accord sur le nucléaire iranien et le transfert de l'ambassade américaine à Jérusalem.

Et l'attitude de Netanyahu envers l'Europe ?

Il considère le projet européen, incarné par Bruxelles et le tandem franco-allemand, comme hostile, car opposé à la colonisation des territoires palestiniens. Il se retrouve en revanche dans le populisme à tendance identitaire d'un [Viktor Orbán](#), avec qui il partage une obsession : George Soros, proche d'Obama et mécène de plusieurs associations de défense des droits de l'Homme. Voilà un Premier ministre d'Israël qui soutient les campagnes à relents antisémites d'un ultranationaliste, Orbán, contre un philanthrope juif universaliste, Soros ! Et qui tient un discours sur les immigrés africains digne de la propagande xénophobe d'Orbán. Il laisse ses ministres d'extrême droite, Miri Regev à la Culture, Ayelet Shaked à la Justice, dire des horreurs pires que les siennes, mais c'est lui qui est à la manœuvre. Sur son compte Instagram, il poste les images du mur du Sinaï, construit pour arrêter non des djihadistes, mais les « infiltrés » africains. Netanyahu affirme d'ailleurs que c'est lui qui a inspiré à Trump le projet de mur à la frontière mexicaine.

Pourquoi est-il tellement obsédé par le terrorisme ?

La mort de son frère Jonathan, chef du commando chargé de libérer les otages d'un avion d'Air France détourné à Entebbe par des dissidents palestiniens, en 1976, a beaucoup joué. Tous les proches de Netanyahu disent qu'il y a chez lui un avant et un après 1976. En 1978, il crée un Institut Jonathan, consacré à la lutte contre le terrorisme, et diffuse ses idées dans des conférences internationales, en liaison avec la droite dure aux Etats-Unis. Et quand arrive le 11 septembre 2001, il triomphe : je vous l'avais bien dit. La vague d'attentats suicides du Hamas en 1996 lui avait déjà permis d'être Premier ministre trois ans, et de rompre avec la ligne de Rabin, pour qui il fallait négocier comme s'il n'y avait pas de terrorisme, et combattre le terrorisme comme s'il n'y avait pas de négociation. L'obsession antiterroriste de Netanyahu est d'ailleurs

ambivalente. En 2006, il parraine une plaque à la gloire du commando antibritannique de l'hôtel King David, le pire attentat des révisionnistes de l'Irgoun en 1946. Généralement, on pose des plaques en hommage aux victimes, pas aux poseurs de bombes...

“Son discours est rodé : justice, police, médias, gauche, Arabes seraient unis contre lui pour qu’il rende ‘la Judée et la Samarie’, soit la Cisjordanie occupée.

Un tel amalgame galvanise sa base électorale.”

La gauche israélienne étant exsangue, contre qui se bat-il désormais ?

Son ennemi principal, c’est la justice, et cela l’était déjà avant sa triple procédure d’inculpation. Son discours est rodé : justice, police, médias, gauche, Arabes seraient unis contre lui pour qu’il rende « la Judée et la Samarie », soit la Cisjordanie occupée. Un tel amalgame galvanise sa base électorale. Formé sur les plateaux de télévision américains, il est le premier politicien israélien à avoir compris cette importance des médias. Dans les affaires de corruption où il est mis en cause, deux concernent la presse. Il a cinq millions d’abonnés sur ses comptes, diffusés en hébreu, anglais, arabe, farsi et russe. Et il a lancé une campagne d’affichage de photos de quatre célèbres journalistes avec le slogan suivant : « Ne les laissez pas décider. »

Comment la « machine » Netanyahu s’est-elle grippée ?

Les affaires de corruption y sont pour beaucoup. Mais pas seulement.

L’annonce en décembre par Trump du retrait américain de Syrie est un coup de massue. C’est d’ailleurs pour compenser cela que la Maison-Blanche vient de reconnaître la souveraineté israélienne sur le Golan, territoire syrien occupé depuis 1967. Pour avoir considéré que Bachar el-Assad était un moindre mal, Netanyahu se retrouve avec des milices pro-iraniennes au pied du Golan. A ne privilégier que des « amis » lointains et douteux, Orbán ou [Bolsonaro](#), et à ignorer les voisins, il y a un moment où l’heure de vérité arrive. Et voilà qu’avec Gantz et ses alliés issus de la hiérarchie militaire, on a une véritable alternative de sécurité. Après ses ennemis Rabin et Sharon, Netanyahu est de nouveau confronté à des généraux !

La colonisation de la Cisjordanie peut-elle s’arrêter ?

Netanyahu l’a encouragée et amplifiée, tout en se gardant bien d’annexer, pour ne pas avoir à accorder des droits civiques à une nouvelle population arabe. Il est piégé par sa dynamique. Dans son propre camp, les « durs » que sont ses ministres Bennett et Shaked ont abandonné les colons les plus religieux, parce qu’ils ont bien compris que cette radicalisation desservait leur carrière politique. Netanyahu s’est alors tourné vers Force juive, les héritiers suprémacistes du rabbin Kahane. C’est un virage sans précédent vers l’extrême droite raciste. Mais les valeurs progressistes en Israël ne sont pas si démonétisées que cela. Sur les questions sociales, du fait du creusement des inégalités, mais aussi sur un processus de paix avec les Palestiniens. Toutes les études montrent que, si les Israéliens estiment n’avoir pas aujourd’hui de partenaire arabe, ils ne rejettent pas la perspective de concessions territoriales.

La machine Netanyahou s'est construite sur des peurs et des menaces qui, au vu des rapports de force internationaux, de la solidité de l'économie israélienne et de son potentiel militaire, n'ont plus la même urgence. La société israélienne a plus que jamais besoin d'apaisement et de dialogue, là où ce Premier ministre continuerait, en cas de victoire, à la diviser et à la polariser.

Jean-Pierre Filiu

1961 Naissance à Paris.

1985 Thèse de doctorat en histoire, sous la direction de Jean-Noël Jeanneney.

2006 Professeur à Sciences-Po (Paris).

2008 Grand prix des Rendez-vous de l'Histoire de Blois.

2011 Professeur invité à l'université Columbia (New York).

2015 Lancement du [blog « Un si Proche Orient »](#) sur le site du Monde.

A lire

Main basse sur Israël. Netanyahou et la fin du rêve sioniste, éd. La Découverte, 224 p., 16 €.